

enfin avec l'accent de l'inquiétude ; on dirait un cri de douleur ! Sandous, excusez-moi ; il faut que j'aie savoir qui a pu arracher à Mme de Francheville un semblable cri ; il serait possible qu'un accident. . .

—Allez, mon enfant, dit le vieillard avec mélancolie. Aussi bien cette conversation m'a épuisé et le sujet en est trop sérieux pour que je n'aie pas besoin de toutes mes facultés lorsque nous le rependrons. Allez et quand vous devrez quitter la Pommerie, revenez me prendre, nous retournerons ensemble à Grandpré.

Justin se contenta de lui serrer la main, et il s'élança vers l'escalier, qu'il avait eu l'occasion de descendre et de monter souvent depuis qu'il fréquentait l'habitation.

Il avait remarqué que le cri qui l'avait tant effrayé était parti du pavillon extérieur, et ce fut de ce côté qu'il se dirigea avec toute la rapidité que lui permettait la connaissance des localités. En parcourant l'allée de marronniers, il fut heurté violemment par une personne qui s'enfuyait précipitamment vers la maison. Au bruit des pas, Justin crut reconnaître Victor Neuilhac.

—Docteur ! docteur ! s'écria l'aveugle, qui supposait avec raison que personne plus que Victor ne pouvait lui donner des explications précises sur la cause du bruit qu'il avait entendu.

Mais soit qu'il se fût trompé, soit que le docteur ne jugeât pas à propos de lui répondre, le personnage inconnu monta en silence l'escalier que Justin venait de quitter.

L'aveugle de plus en plus inquiet, sans toutefois pouvoir définir les motifs de son inquiétude, s'avança vers le pavillon, dans lequel régnait en ce moment une grande agitation.

Lorsqu'il arriva, Mme de Francheville, pâle et égarée, était en proie à de violentes convulsions. A demi-couchée sur son lit de repos, elle se débattait entre les mains de sa tante et de sa femme de chambre, qui lui donnaient tous les secours que réclamait sa position. Justin resta un moment immobile sur le seuil du boudoir, sans être remarqué au milieu du trouble et cherchant à deviner par les bruits divers la cause de cette étrange agitation.

Eulalie, dans une sorte de délire, repoussait les soins qu'on lui prodiguait et disait d'une voix faible et saccadée :

—Non ! . . . laissez-moi. . . je veux mourir ! Il ne me reste plus que la honte. . . laissez-moi, vous dis-je ! je ne saurais plus supporter la vie, après un tel éclat ; je veux mourir.

—Mourir ! répéta une voix lente et grave qui fit tressaillir les trois femmes.

En même temps Justin s'approcha, aussi pâle qu'Eulalie elle-même. A sa vue, Mme de

Francheville repoussa celles qui lui prodiguaient des secours, se souleva convulsivement, et saisissant la main de l'aveugle, elle lui dit d'un air exalté :

—Oh ! soyez le bienvenu, Justin, mon bon Justin ! Vous seul êtes pour moi un ami franc, sincère, désintéressé ! Vous seul n'avez pas les vices et la lâcheté des autres hommes ; vous seul m'écoutez avec bonté, avec indulgence pour mes fautes, avec respect et pitié pour mes douleurs ! Aussi c'est à vous que je veux demander conseil et protection.

Puis elle ajouta d'un ton sec et bref :—Qu'on nous laisse !

—Mais, ma nièce, dit Mme de la Pommerie avec aigreur, je ne consentirai pas, dans l'état où vous êtes. . .

—Je suis ici chez moi, reprit Eulalie avec plus de force ; et j'ai le droit de commander.

Cette fois les deux femmes, vaincues par cette violence, à laquelle Mme de Francheville ne les avait pas accoutumées, ne résistèrent plus et sortirent en donnant des signes d'étonnement et d'effroi.

Restés seuls, Justin et Mme de Francheville se turent un moment. L'aveugle, vivement frappé de certaines paroles que venait laisser échapper la jeune femme, était debout à quelques pas d'elle, sombre et rêveur. Eulalie cherchait à se remettre de la crise douloureuse qu'elle venait d'éprouver, et déjà les spasmes nerveux qui un moment auparavant soulevaient sa poitrine commençaient à se calmer peu à peu.

—Madame, reprit enfin le jeune Laclos d'un air grave et froid, vous m'avez dit que vous me feriez connaître la cause de l'état affreux où vous êtes ; si cette cause tient à un secret que vous ne veuillez révéler qu'à moi seul, parlez sans crainte ; votre secret ne sera point trahi.

Mme de Francheville força doucement Justin de s'asseoir près d'elle et elle lui dit avec confiance et abandon :

—Ne me parlez pas avec cette froideur lorsque je souffre, Justin ; maintenant plus que jamais, j'ai besoin de cette amitié douce et consolante que vous m'avez vouée, car je suis bien malheureuse !

Cette voix harmonieuse et mélancolique qui avait produit sur l'aveugle une si profonde impression la première fois qu'il l'avait entendue, ne devait pas manquer de l'émouvoir encore ; et cependant une légère altération qui s'effaça rapidement de ses traits fut le seul indice de cette sensibilité intérieure.

—Je vous écoute, madame, avec attention et respect.

—Justin, reprit la jeune femme en se rapprochant de lui et en prenant les mains de Laclos